



## Médiévales

Langues, Textes, Histoire

74 | printemps 2018

Chanter la Croisade albigeoise

---

# L'histoire est une littérature médiévale

*History is a Mediaeval Literature*

Estelle Doudet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8699>

DOI : 10.4000/medievales.8699

ISSN : 1777-5892

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2018

Pagination : 155-164

ISBN : 978-2-84292-837-7

ISSN : 0751-2708

### Référence électronique

Estelle Doudet, « L'histoire est une littérature médiévale », *Médiévales* [En ligne], 74 | printemps 2018, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8699> ; DOI : 10.4000/medievales.8699

---

Tous droits réservés

Estelle Doudet

## L'histoire est une littérature médiévale

En 2016 est paru *Comment on écrit l'histoire au XIII<sup>e</sup> siècle*, le dernier ouvrage de Bernard Guenée. Publié six ans après la disparition de son auteur, ce livre inachevé donne à voir le grand médiéviste au travail. Y alternent des parties rédigées de la plume alerte qu'on lui connaissait et des ébauches de chapitres, clairement présentées par l'édition de Jean-Marie Moeglin<sup>1</sup>. L'ultime enquête de Bernard Guenée sur Primat, l'un des premiers écrivains à avoir retracé en français les hauts faits de la royauté capétienne vers 1275, permet d'approcher d'une manière aussi stimulante qu'émouvante le laboratoire de l'historien, quelque part entre l'analyste et le fabricant. Mettre en récit ce qui est advenu induit en effet l'élaboration de démonstrations rigoureuses, mais aussi d'un art du récit qui fait de l'histoire une *littérature*, si l'on veut bien entendre par ce terme une écriture savamment construite en vue de soutenir une communication fondée sur un pacte de créance particulier avec des lecteurs. L'histoire, désignée de nos jours comme « une littérature contemporaine<sup>2</sup> », a sans doute aussi été considérée comme telle au Moyen Âge.

Cette hypothèse, qui autorise au moins que ce point de vue soit rédigé par une spécialiste des littératures que l'on dit non fictionnelles, ne va certes pas sans difficultés. Les mutations récentes de la profession d'historien et les tensions qui l'entourent font régulièrement parler depuis vingt ans de « crise de l'histoire<sup>3</sup> ». Crise de crédibilité face à des mouvements qui assimilent faussement la *fiction* – au sens de *ingere*, créer, composer – qu'est l'écriture de l'histoire, et les *fables*, les récits inventés ; l'on songe en particulier aux querelles toujours relancées par les négationnismes. Crise de légitimité aussi pour une science désormais concurrencée par le double

1. B. GUENÉE, *Comment on écrit l'histoire au XIII<sup>e</sup> siècle. Primat et le Roman des roys*, éd. J.-M. MœGLIN, Paris, 2016.

2. I. JABLONKA, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, 2014.

3. G. NOIRIEL, *Sur la crise de l'histoire*, Paris, 1996.

rayonnement de l'ère du témoin et de l'ère de la victime : les narrations du vécu, surtout s'il est émotionnellement puissant, sont à la source d'une mémoire complémentaire mais différente de la connaissance historique. Celle-ci doit parfois se défendre contre le régime mémoriel dominant aujourd'hui, comme le montrent les polémiques sur les sujets sensibles de la traite négrière et de la colonisation. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, le marché des livres d'histoire n'a jamais été aussi florissant ; les hommes politiques puisent dans leur rédaction le prestige que leur valait autrefois une activité littéraire ou savante ; les travaux scientifiques de haute tenue dédiés à l'histoire de l'histoire connaissent une remarquable embellie.

Les trois ouvrages que je commenterai ici témoignent du constant engagement des médiévistes dans ces débats. La filiation intellectuelle entre ces publications est assumée. Les travaux de Bernard Guenée, conclus par le posthume *Comment on écrit l'histoire au XIII<sup>e</sup> siècle*, inspirent explicitement l'imposante synthèse consacrée par Pierre Courroux à *L'Écriture de l'histoire dans les chroniques françaises (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*. Cet héritage est aussi sensible dans la réflexion épistémologique développée par le volume *L'Écriture de l'histoire au Moyen Âge. Contraintes génériques, contraintes documentaires*, fort de vingt-quatre contributions d'historiens et de spécialistes de littérature<sup>4</sup>. Autre point commun à souligner : les publications ici commentées ont choisi d'enrichir la traditionnelle interprétation socio-politique des écritures médiévales de l'histoire par une approche culturelle et esthétique attentive aux individualités des anciens historiens, à leurs choix stylistiques, aux réceptions plurielles de leurs œuvres. Autrement dit, c'est bien l'histoire en tant que littérature, dans le sens précédemment défini, qui forme le cœur de leur commun projet. Le livre de Pierre Courroux et l'ouvrage collectif *L'Écriture de l'histoire* rappellent d'ailleurs dès leurs premières pages que les écritures de l'histoire au Moyen Âge n'ont cessé d'interroger la tension entre l'impératif de *history* et le désir de *story*<sup>5</sup> ou, pour le dire avec des termes plus familiers aux clercs médiévaux, l'articulation entre la conservation des *facta* et la composition des *dicta*.

Cohérents dans leur démarche, les trois ouvrages s'affirment comme des contributions savantes de grande ampleur, qui ne manqueront pas d'intéresser les historiens des pratiques sociales et culturelles aussi bien que les poéticiens et stylisticiens des écritures médiévales. Il faut noter qu'ils s'inscrivent dans une remarquable vague de parutions mettant en œuvre la

4. P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire dans les chroniques françaises (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 2016 ; É. ANHEIM, P. CHASTANG, F. MORA-LEBRUN et A. ROCHEBOUET éd., *L'Écriture de l'histoire au Moyen Âge. Contraintes génériques, contraintes documentaires*, Paris, 2015.

5. Expression répétée dans P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire...*, p. 11, et par F. Mora-Lebrun et A. Rochebouet dans « *In Praesentia* : le genre historique au prisme du document », en introduction à É. ANHEIM et al. éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 7.

même démarche, et souvent le même dialogue de l'enquête historique et de l'analyse littéraire. Le bulletin de *Questes* intitulé *Faire de l'histoire au Moyen Âge* (juin 2017), ainsi qu'un ensemble de thèses tout juste soutenues en France et ailleurs, soulignent la place majeure prise par ces questions dans les travaux des jeunes chercheurs. Tout laisse à penser que l'écriture de l'histoire et ses enjeux seront, à l'échelle internationale, l'une des lignes de force des recherches des médiévistes ces prochaines années. Il est donc intéressant de se pencher sur ces trois publications exemplaires pour tenter de détecter leurs principales perspectives.

### Être historien au Moyen Âge : statuts, postures, communautés

Qu'est-ce qu'être historien au Moyen Âge ? Les trois ouvrages s'ouvrent sur cette première question. Comme le rappelle Pierre Courroux dans sa réflexion préliminaire sur la pensée de l'histoire à cette période<sup>6</sup>, celle-ci possède un statut assez instable au sein des champs de savoir. Non reconnue comme *scientia* mais placée au carrefour de la théologie et de la grammaire, l'histoire n'est pas non plus regardée comme une *ars*, bien que sa double exigence de démonstration et de composition l'inscrive dans le champ de la rhétorique et de ses moyens. Il est d'ailleurs significatif que les historiens médiévaux se soient constamment légitimés par le recours aux figures tutélaires de l'éloquence publique, dont la principale est Cicéron. Toutefois, ils ont conçu l'héritage oratoire cicéronien dans la perspective d'un art d'écrire et l'ont interprété à travers le prisme moral et rhétorique du *vir bonus dicendi peritus* : l'historien est idéalement un lettré doté de hautes qualités éthiques et de grandes compétences stylistiques. Il aurait été intéressant de prolonger cette première piste de réflexion par une enquête plus spécifique sur les décennies qui s'étendent de la fin du XIV<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Pierre Courroux et les directeurs de *L'Écriture de l'histoire* les abordent, mais en prêtant une attention somme toute assez réduite à leurs particularités. Il s'agit pourtant d'un moment crucial d'affirmation pour les historiens en langue vernaculaire et latine, qui consolident alors leur statut grâce à des positions officielles rémunérées et un titre nouveau, celui d'*orateurs*. Cette posture revendiquée est un écho à la définition cicéronienne de l'*historia* comme *lux veritatis, vita memoriae, magistra vitae*.

L'historiographie médiévale construit son statut en se positionnant face aux autorités et en se positionnant en autorité et les trois parutions explorent particulièrement ce point. Il inspire même les deux volets du collectif *L'Écriture de l'histoire*, qui analysent tour à tour les formes de réécriture pratiquées par différents types d'écrivains d'histoire et la légitimation qui

6. P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire...*, p. 65-133.

en a découlé pour eux. Du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle ont existé des statuts divers pour ces rédacteurs. Chacun se souvient du classement heuristique proposé par Bernard Guenée dans son ouvrage pionnier *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*<sup>7</sup> : il y distingue les clercs travaillant « à l'abri des cloîtres » des historiens de cour, et plus tard, au moment de l'essor des chancelleries, des historiens fonctionnaires ; auprès d'eux gravitent des laïcs privilégiant une mémoire personnelle, familiale ou locale et qui assument le rôle, valorisé depuis l'Antiquité, de l'historien-témoin. *L'Écriture de l'histoire* comme la synthèse de Pierre Courroux s'attachent à mettre en valeur une telle diversité. Ainsi, les œuvres produites dans les abbayes sont particulièrement étudiées dans le volume collectif, qui apporte un éclairage bienvenu sur la variété européenne des cartulaires-chroniques<sup>8</sup>. L'enquête de Pierre Courroux sur les chroniques en français l'engage à cartographier des territoires producteurs d'histoire curiale ou urbaine, de l'espace Plantagenêt où travaille Benoît de Sainte-Maure à la cité tournaïenne dont l'histoire est rédigée par Philippe Mousket. Le dernier ouvrage de Bernard Guenée vient efficacement compléter ces réflexions en démontrant combien ces positions sont interconnectées : c'est le bénédictin Primat qui lance à Saint-Denis la tradition de l'histoire royale en français à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, intégrant cette langue à une entreprise politique déjà largement amorcée en latin.

Généralement pourvus d'un statut de savant, souvent institutionnel, les historiens du Moyen Âge ont été soucieux de construire ce que les études littéraires appellent aujourd'hui une *posture*, c'est-à-dire une image d'auteur modelée par les valeurs du champ culturel où ils opèrent et édifiée en interaction avec les communautés interprétatives auxquelles ils s'adressent<sup>9</sup>. Ce geste est sensible dans leur traitement de la signature. Le lieu par excellence de l'auctorialité est régulièrement investi par les rédacteurs d'histoire, même si leurs choix reflètent leurs singularités. Si Primat ne livre pas son nom au début du *Roman des roys* afin de souligner

7. B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980.

8. Voir Saint-Aubin d'Angers étudié par Chantal Senséby (« Écrire l'histoire à Saint-Aubin d'Angers au XII<sup>e</sup> siècle. Métamorphoses et fonctions des documents d'archives dans la production historiographique », dans É. ANHEIM *et al.* éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 37-58), les monastères italiens analysés par Laurent Feller (« Écrire l'histoire dans les monastères d'Italie centrale aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Chroniques, cartulaires-chroniques et documents », *ibid.*, p. 189-205) et les cartulaires-chroniques de Cambrai et d'Oviedo, commentés par Sébastien Fray (« Intertextualité et stratégies d'autorité dans les gesta abbatum de Conques (XII<sup>e</sup> siècle) », *ibid.*, p. 207-218), et Raquel Alonso Alvarez (« Le *Liber testamentorum ecclesie ouetensis* (XII<sup>e</sup> siècle). L'utilisation des sources pour la rédaction des narrations historiques du cartulaire », *ibid.*, p. 249-263), entre autres.

9. Sur la notion de posture d'auteur et son rôle dans la communication littéraire au Moyen Âge, voir notamment J.-C. MÜHLETHALER et D. BURGHGRAEVE éd., *Un territoire à géographie variable. La communication littéraire au temps de Charles VI*, Paris, 2017, introduction p. 9-52.

sa modeste position, comme le montre Bernard Guenée<sup>10</sup>, Jean Froissart en fait le socle de fameux autoportraits sur lesquels revient Pierre Courroux<sup>11</sup>. Autre lieu de légitimation important, le prologue établit les principes de la relation que l'historien propose à son public. Celui de Primat insiste sur son geste de *compilatio*, qui met l'historiographe en rapport avec les sources qu'il tire des bibliothèques de Saint-Denis ou de Saint-Germain-des-Prés et avec des prédécesseurs comme Guillaume de Jumièges, auteur au XI<sup>e</sup> siècle d'une *Histoire des ducs de Normandie*. Car la posture d'un historien s'ancre dans les communautés pour et avec lesquelles il produit ses textes. De telle sorte que des filiations entre historiographes s'esquissent, comme celles qui lient Jean le Bel à Froissart ou, dans la principauté de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle, Monstrelet à Chastelain. Des complicités teintées de concurrence s'affirment, illustrées par Wace, auteur d'une *geste*, et Benoît de Sainte-Maure, rédacteur d'une *estoire*, dont les liens sont lumineusement étudiés par Françoise Laurent<sup>12</sup>. Des entreprises collaboratives s'imposent, à l'instar de celle qui construit la mémoire urbaine de Montpellier dans le *Petit Thalamus* à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Se nouent enfin des rapports moins attendus. Sont-ce bien les vers célèbres consacrés par Chrétien de Troyes à la *translatio studii et imperii* au début de *Cligès* que l'historien Primat pastiche en ouverture de son *Roman des roys*<sup>14</sup> ? L'hypothèse, séduisante, interroge une autre facette de la littérarité propre à l'écriture historique : son rapport à ce que nous appellerions aujourd'hui littérature.

## La fabrique du récit

Les trois publications illustrent le paradigme interprétatif qui domine chez les chercheurs aujourd'hui : étudier l'écriture de l'histoire au Moyen Âge n'a plus pour but de soupeser la véracité des récits et leur adéquation aux réalités de leur temps ; il s'agit plutôt d'aborder le *faire œuvre* des anciens historiens. Leurs écrits sont analysés en tant que *praxis*, apparaissant ainsi comme les produits d'un travail individuel ou collectif et comme les résultats de choix stylistiques et de stratégies de communication. Ce n'est pas un hasard si les trois livres développent l'image fameuse de la fabrique,

10. B. GUENÉE, *Comment on écrit l'histoire...*, p. 31-36.

11. P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire...*, p. 337-399.

12. F. LAURENT, « Les sources documentaires dans l'historiographie normande et anglo-normande des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles », dans É. ANHEIM *et al.* éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 59-71.

13. V. CHALLET, G. CAÏTI-RUSSO et M. GRIMALDI, dans É. ANHEIM *et al.* éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 277-310.

14. B. GUENÉE, *Comment on écrit l'histoire...*, p. 59-60.

avatar moderne du terme *forge* par lequel les historiens en moyen français, de Jean Froissart aux indiciers bourguignons, ont désigné leur activité<sup>15</sup>.

La fabrique historiographique repose sur un principe qui la définit : elle s'édifie à partir de *facta*, de faits advenus, consignés dans des *dicta*, documents et textes que l'historien utilise comme matériaux de sa construction discursive. Les trois ouvrages prennent une certaine distance face à l'analyse traditionnelle du traitement des sources pour s'ouvrir plus largement à ce que Pierre Chastang et Étienne Anheim appellent, en clin d'œil à Noam Chomsky, une « théorie générale de transformation des énoncés<sup>16</sup> ». Ce volume en particulier porte un regard stimulant sur les « chaînes d'écriture<sup>17</sup> » mises en œuvre par les historiens du Moyen Âge. Son premier volet explore la palette des gestes d'écriture/récriture opérés dans les différents types de productions historiographiques médiévales, tels que la citation précise, la référence allusive, l'insertion documentaire, le jeu intertextuel. Je reviendrai plus loin sur les enjeux épistémologiques d'une telle approche, soulignant simplement ici sa remarquable fécondité, illustrée par les belles analyses interdisciplinaires proposées par Catherine Croizy-Naquet (sur l'*Estoire de la guerre sainte*<sup>18</sup>), par Michèle Guéret-Laferté (sur l'*Histoire des Lombards*<sup>19</sup>), ou par Florent Coste (sur Jacques de Voragine<sup>20</sup>), entre autres. On peut en retenir pour exemple la démonstration de Florence Tanniou décortiquant l'étonnant dispositif des *Mémoires* de Philippe de Novare, qui présentent une alternance concertée entre la narration du chroniqueur et les insertions lyriques du poète<sup>21</sup>. Tout se passe en effet comme si la posture de l'historiographe, notamment laïque, s'était renforcée au cours du Moyen Âge par la mise en scène d'un talent polygraphique. En tout cas, ce procédé est essentiel chez les historiens-orateurs du XV<sup>e</sup> siècle, qui fondent leur autorité sur la variété des écritures – chroniques, traités, pièces lyriques et théâtrales, prosimètres – qu'ils sont capables de mobiliser pour composer l'histoire de leur temps.

15. P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire...*, p. 659-669.

16. P. CHASTANG et É. ANHEIM, « L'écriture infinie : écrire l'histoire au Moyen Âge », conclusion à É. ANHEIM et al. éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 359.

17. *Ibid.*, p. 360.

18. C. CROIZY-NAQUET, « Approches historiennes, approches littéraires. L'exemple de l'*Estoire de la guerre sainte* », dans É. ANHEIM et al. éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 21-36.

19. M. GUÉRET-LAFERTÉ, « L'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre, modèle de l'*Ystoire de li Normant* d'Aimé du Mont-Cassin ? Imitations et emprunts, écarts et distorsions », dans É. ANHEIM et al. éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 73-87.

20. F. COSTE, « L'histoire entre sources et ressources dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine », dans É. ANHEIM et al. éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 175-186.

21. F. TANNIOU, « Mémoire des lettres et des lois. Modalités d'insertion et interprétation des traces documentaires dans les *Mémoires* de Philippe de Novare », dans É. ANHEIM et al. éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 89-101.

Si l'on peut regretter que cette piste n'ait pas été davantage suivie, les analyses consacrées au « diasystème » de l'historiographie et du roman<sup>22</sup> sont en revanche une convergence forte des trois ouvrages. L'idée n'est pas neuve et les rapports entre écriture de l'histoire et écriture romanesque au Moyen Âge sont bien étudiés depuis longtemps, mais le regard porté sur eux a évolué depuis quelques décennies. Après avoir été considérés comme des formes d'écriture opposées et hiérarchisées, roman et histoire ont été rapprochés par leur commun usage des ressources rhétoriques permettant, à une époque donnée, la composition d'un discours argumentatif sous la forme d'une narration. C'est un chemin qu'a frayé naguère *Temps et récit* de Paul Ricœur<sup>23</sup>. Depuis, la réflexion sur la littérarité de l'écriture historique médiévale s'est encore affinée. Le diasystème, c'est-à-dire l'ancrage de l'historiographie et des récits de fiction dans des modèles d'écriture proches ou similaires, n'est plus réduit à leurs indéniables convergences stylistiques. Roman et histoire sont aussi étudiés en tant que pratiques contemporaines. Il n'est pas indifférent, comme le souligne Françoise Laurent<sup>24</sup> en écho à Bernard Guenée<sup>25</sup>, que l'historiographie en français se soit constituée dans les territoires Plantagenêt au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, moment où y émergent les romans à dimension historique, précédant de plusieurs décennies le développement de l'histoire vernaculaire continentale.

Reste que si l'écriture de l'histoire peut être considérée comme une *fictio* parce qu'elle est une composition narrative et argumentative, elle se distingue radicalement de la fiction comprise comme invention. Même s'il existe un « merveilleux historique<sup>26</sup> », il est subordonné à l'exigence de placer des faits sous une lumière signifiante, susceptible de les constituer comme événements aux yeux des lecteurs. Il se trouve que la tension entre fait et fiction est aujourd'hui au cœur des recherches en théorie littéraire<sup>27</sup>. Il me semble que les recherches menées par les théoriciens de la littérature gagneraient beaucoup à la prise en compte de la complexité de la culture médiévale à cet égard. Les pages extrêmement stimulantes qui clôturent le volume collectif *L'Écriture de l'histoire* montrent que, de leur côté, les historiens français sont largement engagés dans une réflexion sur ces débats théoriques récents. Gageons que les médiévistes, qui pratiquent depuis toujours une interdisciplinarité active, sauront ouvrir la voie aux échanges intellectuels qui peuvent s'établir entre théorie contemporaine et expérimentations anciennes, approche historique et démarche littéraire.

22. P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire...*, p. 397.

23. P. RICŒUR, *Temps et récit*, Paris (3 vol.), 1983, 1984, 1991.

24. F. LAURENT, « Les sources documentaires dans l'historiographie normande et anglo-normande... », p. 58-60.

25. B. GUENÉE, *Comment on écrit l'histoire...*, p. 89-91.

26. P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire...*, p. 562-571.

27. Voir notamment F. LAVOCAT, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, 2016.



## Un fait socioculturel total

La publication en quelques mois de trois contributions alliant volonté de synthèse (P. Courroux) et exploration de méthodologies et de corpus peu défrichés (B. Guenée, É. Anheim *et alii* éd., *L'Écriture de l'histoire...*) n'est sans doute pas un hasard. Elle signale que nous sommes à un tournant de la recherche sur les écritures de l'histoire et, à travers elles, à un moment de réarticulation des champs de la médiévistique, notamment l'enquête historique et l'analyse littéraire.

Ce tournant se manifeste par un acquis de taille, mis en valeur dans la conclusion du volume collectif : la prise en considération de l'écriture de l'histoire comme un fait socioculturel total, où se conjuguent des dimensions politiques et économiques, des pratiques sociales et des imaginaires portés par des communautés, des choix esthétiques et des savoirs intellectuels. À n'en pas douter, la conviction que l'écriture de l'histoire a elle-même une histoire complexe ouvrira de nouvelles pistes que les volumes commentés indiquent déjà et qui s'imposeront ces prochaines années.

Le moteur d'un tel déplacement peut être aisément détecté dans le changement de paradigme qui affecte de nos jours l'ensemble des recherches en sciences humaines : l'*archeological turn* redéploie depuis une vingtaine d'années les perspectives du *linguistic turn*. En abordant toute forme de production à partir de sa dimension discursive, le *linguistic turn* a facilité la mise en œuvre d'approches inter- ou transdisciplinaires. On sait combien fut bénéfique pour les études médiévales le croisement ainsi valorisé entre les méthodes des historiens, des sociologues, des littéraires, des économistes, etc. À cette complexification, l'*archeological turn* ajoute un autre déplacement méthodologique. Traditionnellement, les spécialistes des cultures anciennes ont privilégié une approche verticale de leur objet : les relations entre un texte et ses sources étaient étudiées dans une perspective de filiation ; les travaux des historiens du Moyen Âge étaient évalués à l'aune des rapports entre la réalité et les représentations qu'ils en donnaient et la valeur de leurs œuvres soupesée en termes d'exactitude et de véracité. Nourrie des intuitions de Michel Foucault, de Gilles Deleuze et de Félix Guattari<sup>28</sup>, la démarche archéologique se réalise au contraire dans une double horizontalité. D'une part, elle enquête sur les formes de connexions qui configurent les objets étudiés et permettent d'expliquer leurs fonctionnements à leur époque. Il peut s'agir de connexions sociales, repérables à travers des réseaux d'hommes ou des communautés interprétatives. Les historiens du Moyen Âge ont souvent travaillé au sein de tels réseaux, en témoigne l'intéressante analyse que Bernard Guenée

28. M. FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, Paris, 1969 ; G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, 1980.

donne des liens entre l'entreprise de Primat et le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais<sup>29</sup>. Il peut s'agir aussi de connexions textuelles. Elles permettent de saisir des circulations de motifs et de détecter les échanges entre œuvres. Ces mouvements sont étudiés avec précision dans *L'Écriture de l'histoire* – on pense par exemple au dernier combat de Renaud Poncelet lors de la prise d'Antioche dont Magali Janet montre les modélisations stylistiques et les réorientations idéologiques successives dans les récits de croisade aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles<sup>30</sup>. L'approche archéologique s'intéresse, d'autre part, à une horizontalité qui touche de près le chercheur. Le terrain intellectuel et historique où il évolue influence son regard, d'autant qu'y resurgissent parfois, sous des formes apparemment inouïes, certains des phénomènes anciens qu'il étudie. Habitué plus que d'autres à se confronter aux dynamiques complexes d'un temps long, le médiéviste est bien placé pour être un archéologue du XXI<sup>e</sup> siècle. La fascination actuelle pour la fabrique de l'histoire au Moyen Âge se nourrit sans aucun doute du regard réflexif que les rédacteurs de *chroniques*, de *miroirs* et d'*estoires*<sup>31</sup> nous poussent à développer sur nos propres pratiques savantes et narratives.

En laissant inachevé *Comment on écrit l'histoire au XIII<sup>e</sup> siècle*, Bernard Guenée nous invite à penser l'écriture de l'histoire, au Moyen Âge comme aujourd'hui, sous la forme d'un chantier. Comment dès lors aller plus loin dans la réflexion ? Si l'on me permet, en conclusion de ce point de vue, de donner le mien sur les perspectives qui affluent dans les trois publications commentées, j'en cernerai deux qui paraissent prometteuses.

À feuilleter ces études, on est frappé de voir les historiens du Moyen Âge se positionner consciemment en *opérateurs de rapports* : des rapports qu'ils tissent entre l'autrefois, le présent et l'avenir, mais aussi entre la production de leurs textes et leur réception programmée par un ou des publics<sup>32</sup>. Les historiographes des XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles mettent ainsi en œuvre la polysémie cicéronienne de l'*historia*, supposée être à la fois un témoignage de l'écoulement temporel (*testis temporum*) et une messagère articulant les choses passées à leur compréhension par de futurs récepteurs (*nuntia vetustatis*). Ils anticipent également, dans une certaine mesure, la réflexion de Marc Bloch qui, dans l'*Apologie pour l'histoire*, décrit l'écriture historique comme un *medium* adressé à des lecteurs. Cette dimension communicative, cruciale dans les études actuelles sur la littérature médiévale, pourrait être une piste pour de futures collaborations entre historiens et littéraires.

29. B. GUENÉE, *Comment on écrit l'histoire...*, p. 87.

30. M. JANET, « L'écriture de la première croisade. La destinée de Renaud Porcet dans les récits des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles », dans É. ANHEIM et al. éd., *L'Écriture de l'histoire...*, p. 311-324.

31. P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire...*, p. 72-89.

32. *Ibid.*, p. 834-844.

De cette ouverture pourrait découler un repositionnement plus général de la question : quels sont les liens entre les écritures de l'histoire et les lectures de l'histoire au Moyen Âge ? Les œuvres historiographiques médiévales se caractérisent par une grande attention à leurs lecteurs. Elles en programment les réactions, nouent avec eux des pactes de créance mais s'affrontent aussi à leurs interprétations sans pouvoir toujours les contrôler. Les récits d'histoire sont écrits pour des cercles de récepteurs, mais ils ont pu se trouver repris par d'autres. Le phénomène n'est certes pas spécifique à l'historiographie ni à la période médiévale. Toutefois, les modes dominants de l'écriture de l'histoire à cette époque supposent une communication fondée sur ce que j'appellerais un *co-présent*. Les récits historiques rendent présents des faits et des savoirs passés et proposent à leurs récepteurs de les investir de leur propre actualité, en les abordant comme des lieux de réflexion, au double sens spéculaire et spéculatif du terme. Paradoxalement, ce co-présent n'induit pas une co-présence effective de l'historien et de son lecteur, puisque l'histoire au Moyen Âge est *littera*, écriture médiata et non performance immédiate. Néanmoins, pour qu'il y ait histoire, il faut bien qu'il y ait interaction entre le présent de l'historien et celui de ses récepteurs par le truchement d'un récit au passé. Et parce que l'écriture de l'histoire n'est pas neutre, cette interaction est aussi celle de champs de force (culturels, sociaux, politiques, etc.) portés par les instances de la communication littéraire (l'auteur, le lecteur), champs tour à tour convergents et divergents. Reprenant un terme récemment débattu dans les études théâtrales<sup>33</sup>, je suggérerais volontiers d'approcher le rapport de l'historien médiéval et de son lecteur dans la perspective d'une *comparution*, les deux instances interagissant au sein de l'œuvre et construisant une interprétation actualisante du passé qui est narré et analysé. Le phénomène de la *comparution historiographique*, bien différent de la comparution romanesque ou théâtrale, n'a guère attiré l'attention jusqu'ici, bien qu'il façonne tous les composants du récit d'histoire, la posture de l'auteur, le choix des thèmes et des styles, la visée de l'œuvre et le rapport à sa réception. Il pourrait se révéler pour les médiévistes un riche gisement de questions à explorer de manière interdisciplinaire. Les écritures de l'histoire au Moyen Âge n'ont donc pas fini de faire parler d'elles.

**Estelle Doudet** – Université Grenoble Alpes/Institut universitaire de France

### **L'histoire est une littérature médiévale**

Écriture de l'histoire, fiction, histoire, historiographie, littérature.

### **History is a Mediaeval Literature**

Fiction, Historiography, History, Literature, Story.

33. C. BIET et C. TRIAU, « La comparution théâtrale. Pour une définition esthétique et politique de la séance », *Tangence*, 88 (2008), p. 29-43.